

## GROS-CÂLIN



« La vie, ça demande de l'encouragement. » Émile Ajar.

Ovni de la littérature française, paru en 1974, Gros-Câlin est le tour de force d'un auteur à l'identité multiple, qui se verra à cette occasion décerner un second Prix Goncourt, Romain Gary.

Dans un Paris dévorant et vidé de toute substance humaine véritable, Michel Cousin, en proie à une solitude broyante et à un excédent d'amour, décide d'adopter un python et d'en faire son compagnon de vie : Gros-Câlin. C'est dans cette catégorie des mal-aimés que boxe le personnage principal, et que Benoît Di Marco- seul en scène- vient s'incarner. Costume crème, cravate ajustée, il avance en passe muraille pour nous exposer ses premières notes sur la vie naturelle de son python à qui il a laissé la place nécessaire dans son appartement, la place nécessaire dans sa vie ; pour la combler justement. Car ce qu'il cherche c'est qu'on l'étreigne, qu'on le console de son existence trop vide, tendant à l'absurde, où les autres protagonistes ne sont que des voix enregistrées, ou la sienne qu'il module pour faire vivre un instant Melle Dreyfus, sa collègue de bureau qu'il aime secrètement, ou le père Joseph qui lui ordonne instamment d'en revenir à Dieu.

Nul python sur le plateau, seulement la formidable présence de Benoît Di Marco qui venant ba-balbutier, bé-bégayer son inaptitude à « être », se détache peu à peu de ses allures artificieuses de clown pour venir nous chercher à un endroit poignant d'empathie et de compréhension silencieuse.

Nous sommes tous des Michel Cousin, coincés dans « l'agglomération parisienne », il nous arrive parfois de nous faire prendre par nos rêves dans des ascenseurs, à l'étage Bangkok ou Shanghai et ce désir peut-être de nous faire adopter comme (ou d'adopter, c'est encore mieux) une bête exotique pour pouvoir dire : « Je veux quelqu'un à moi, pas quelqu'un qui appartienne à tout le monde. »

Michel Cousin veut épouser Melle Dreyfus, va aux bonnes putes pour se faire « feuille de rose », se perd dans les innombrables statistiques qui régissent sa vie et lui donnent un semblant de sens.

Le corps de l'acteur, ébauche maladroite (et assumée) au début, ondule, sa voix module, nous atteignons le chant de la parole et Michel Cousin entame sa mue pour se rapprocher de son état reptilien.

C'est l'état de grâce de l'écriture d'Émile Ajar, c'est l'interprétation magnifiquement réussie de Benoit di Marco, qui dans les suspensions de son corps, dans les silences, dans l'abandon de son humanité pour venir ramper dans son vivarium interroge la présence véritable de ce python.

Ce « Gros-Câlin » n'est-il pas uniquement un tragique cri d'amour, de l'enfant en mal de mère, de l'homme en manque de femme ? Les très beaux instants de solitude où l'acteur se détourne de nous pour se contracter dans l'attente de « quelque chose » parlent d'un terrible état de désespérance : Hommes trop seuls, qui s'oublent et n'arrivent plus à être.

Coincé dans son vivarium, en position de fœtus, l'œil du reptile posé sur nous, nous nous demandons si nous ne basculons pas avec Cousin dans un état d'irrationalité. (« A bas l'Existoïr » écrit-il à cet instant au feutre blanc sur la vitre de sa nouvelle prison. ) Folie douce et tranquille dont il semble se tirer, décidant au final à cacher « en lui » sa véritable identité.

L'écriture d'Émile Ajar reste intacte, sublimée à certains instants par la performance de l'acteur.

Nous en sortons heureux, car après tout, Michel Cousin méritait d'être entendu.